

## **DOUGLAS KENNEDY**

### **TEXTE DE SA CONFERENCE PRONONCEE A LA TRIBUNE DES GRANDES CONFERENCES CATHOLIQUES LE 18 JANVIER 2022**

Je voudrais vous parler de ma grand-tante Belle, la sœur de mon grand-père maternel. Une toute petite femme juive au tempérament bien trempé, très intelligente, qui n'avait pas sa langue dans sa poche et ne supportait pas les imbéciles. De toute ma famille, des deux côtés, c'était (après son frère, à savoir mon grand-père Milton) la personne dont j'étais le plus proche, et celle qui, dès mon adolescence, semblait le mieux me comprendre. Tout comme elle comprenait, avec une étonnante lucidité, mes parents et leurs immenses problèmes de couple, dont le principal était de n'être résolument pas faits l'un pour l'autre.

Les plus lointains souvenirs que j'ai de mes parents sont d'ailleurs les scènes de ménage entre eux : ma mère qui accourait dans ma chambre, en pleurs, chaque fois que mon père explosait contre elle ; mon père qui maudissait constamment le jour où il l'avait épousée (en tout cas à partir de mes neuf ans, quand j'ai commencé à comprendre ces choses-là). Trois ans plus tard, lorsque j'ai découvert – avec horreur, à l'époque – les principes de la sexualité, et que mon père, dans ses moments de désespoir, continuait à me répéter qu'il aurait mieux fait de réfléchir à deux fois avant de se jeter dans ce mariage, il m'a quand même traversé l'esprit que, s'il n'avait pas épousé ma mère, je ne serais pas là.

Je reviendrai un peu plus loin sur mes parents, et sur la façon dont leur tristesse, curieusement, a contribué à faire de moi l'écrivain que je suis devenu. Ma grand-tante, en tout cas, avait parfaitement conscience que sa nièce – ma mère – était une femme profondément névrosée. Quand ma mère a eu soixante-cinq ans (à savoir il y a vingt-trois ans), Belle disait d'elle que c'était encore « une petite fille ».

Belle ne mâchait pas ses mots. Quand elle vous aimait bien, elle faisait tout son possible pour vous remonter le moral et vous faire vous sentir à part.

C'était clairement la seule personne de ma famille pour qui j'éprouvais ce qui s'approchait le plus d'un amour inconditionnel, ce qui est sans doute la chose dont on

a tous besoin dès notre tendre enfance. C'est seulement plus tard qu'on commence à comprendre à quel point les adultes sont complexes et faillibles, et que même nos parents (auquel notre monde se résumait jusque-là) ont leurs propres défauts, leurs désillusions, leurs colères.

À l'âge de vingt-deux ans, j'ai confié en secret à Belle que je comptais, dix jours plus tard, m'envoler pour l'Europe et mettre de la distance entre mes parents et moi (d'autant que mon père avait commencé à faire pression sur moi pour que j'arrête de travailler gratuitement dans le théâtre, que j'abandonne mes rêves de devenir écrivain et que j'entame des études de droit).

Belle a pris mes deux mains entre les siennes et m'a répondu à voix basse : « Ne répète jamais que je t'ai dit ça, mais tu ferais bien de mettre le plus de distance possible entre eux et toi. Tu n'iras jamais nulle part, avec eux. Et tu n'as qu'une vie. N'essaie pas de faire plaisir aux autres, surtout à tes parents. Fais-toi plaisir, à toi. Aussi difficile que ce soit. »

J'ai suivi son conseil. J'ai pris l'avion pour traverser l'Atlantique. J'ai vécu une vie de bohème à Dublin. J'ai participé à la création d'une troupe de théâtre. À vingt-trois ans, je travaillais au Théâtre National d'Irlande, où je m'occupais des projets expérimentaux. Je me suis mis à écrire la nuit... et à partir de là, tout s'est enchaîné. Qu'est-ce qui ce serait passé si j'avais obéi aux injonctions de mon père et que j'étais devenu avocat ou homme d'affaires comme il le voulait, même s'il savait que ça ne me correspondait pas ? Je l'ai répété sans arrêt à mes propres enfants, qui aujourd'hui sont tous les deux artistes (l'un photographe, l'autre comédienne) : vous ne devez rien à vos parents. Laissez-moi le redire ici : *vous ne devez rien à vos parents*. Même s'ils vous font croire le contraire. En revanche, vous vous devez à vous-même d'avoir une vie intéressante.

Quand j'ai commencé à publier des livres, des romans, quand j'ai commencé à avoir du succès en tant qu'écrivain (plus que je ne l'aurais jamais imaginé), Belle était folle de joie pour moi. Quand j'ai eu des enfants (quelques années avant le succès), elle était aussi heureuse pour moi. J'avais trente-sept ans quand mon fils est né, et elle savait que

c'était un peu tard pour monter dans le train de la paternité. Et je savais de mon côté que, dans son histoire personnelle, il y avait eu une tragédie dont elle ne parlait que rarement et sur laquelle elle conservait une grande pudeur.

La longévité est dans les gènes de la famille du côté de ma mère. J'avais deux grands-tantes originaires d'Allemagne qui se sont enfuies aux États-Unis pendant le cauchemar nazi (elles étaient juives), et qui ont vécu respectivement jusqu'à quatre-vingt-quinze et quatre-vingt-dix-huit ans. Mon grand-père maternel est mort à quatre-vingt-huit ans. Et quand, en 1999 [mille neuf cent quatre-vingt-dix-neuf], je suis arrivé à New York pour venir voir ma famille avec ma fille Amelia qui avait alors trois ans, j'ai réalisé qu'il y avait quatre-vingt-douze ans d'écart entre elle et ma grand-tante Belle. Même si, à quatre-vingt-quinze ans, Belle était encore parfaitement mobile et a insisté pour parcourir à pied les trois cents mètres entre son appartement et le restaurant où nous sommes allés déjeuner. Ensuite, on est rentrés chez elle et Amelia – qui a toujours été une enfant très polie, très attentionnée (et elle l'est toujours aujourd'hui) – s'est mise à déambuler dans le petit appartement de Belle en attrapant des objets, en regardant des photos, avec la curiosité d'un enfant de trois ans. À un moment, je me suis retourné vers ma grand-tante et je l'ai vue les larmes aux yeux. Alors je lui ai dit : « Ça ne passe jamais, hein ? »

Son visage est devenu aussi dur et froid qu'un bloc de béton en hiver et, en me fixant d'un regard glacial, elle m'a rétorqué – et je la cite mot pour mot : « Putain, Douglas, à ton avis ? »

Ce à quoi elle faisait allusion était la grande tragédie de sa vie. En 1934 [mille neuf cent trente-quatre], quand elle avait trente ans, sa fille unique est entrée à l'hôpital pour se faire enlever les amygdales ; une opération de routine que la plupart des gens font à un moment ou un autre. Mais il y a eu un problème avec l'anesthésie et la fillette est morte. Belle et son mari Al étaient dévastés. Malgré toutes leurs tentatives par la suite, Belle n'est jamais retombée enceinte. Et soixante-cinq ans après ce drame, le simple fait de voir ma fille Amelia la submergeait d'une tristesse irrépressible, car même à la toute fin de sa vie, cette profonde blessure ne s'était jamais refermée.

J'ai raconté cette anecdote deux ans plus tard à l'enterrement de Belle. Elle avait fini par succomber à un cancer de l'estomac à l'âge de quatre-vingt-dix-sept ans... et

jusqu'à deux semaines avant sa mort elle était encore parfaitement lucide et saine d'esprit. Même si sa disparition a été un vrai déchirement pour moi – et, encore maintenant, il ne se passe pas un jour sans que je pense à elle –, je n'ai pas pleuré. Parce que je savais aussi que, d'une certaine façon, la fin de sa vie mettait également fin à cette immense souffrance qu'elle portait en elle.

Je garde d'elle le souvenir indélébile d'une femme dotée d'un grand sens de l'humour et d'une langue bien pendue, qui ne rechignait pas à boire un petit coup de temps en temps, et qui pourtant avait vécu une des pires tragédies qu'un adulte puisse subir : la perte d'un enfant.

Et si je n'avais qu'une leçon à retenir de son stoïcisme, de son refus de se laisser anéantir par la mort de sa fille (même si, au fond d'elle, ça devait être une immense douleur), c'est simplement celle-ci : elle avait choisi de vivre sa vie aussi pleinement que possible, sans se laisser estropier par la tragédie, sans sombrer dans la dépression comme l'auraient sans doute fait la plupart des gens à sa place.

Que ce soit bien clair : je connais des gens qui se sont effondrés après un divorce, un échec professionnel ou même juste un chagrin d'amour. Loin de moi l'idée d'imposer à quiconque un code de conduite émotionnel suite à un revers de la vie. S'il y a bien une chose que je sais de la condition humaine, c'est que, même si nous avons tous beaucoup de choses en commun – indépendamment du pays, de la société, de la culture, de la religion et du régime politique dans lesquels nous avons grandi –, il n'en demeure pas moins que nous sommes tous profondément uniques. Et notre façon de réagir aux injustices du sort dépend énormément de notre histoire – tant familiale que personnelle –, de notre éducation, de notre vision du monde et de tout ce que nous avons vécu préalablement.

En fait, si nous sommes bel et bien la somme de tout ce que nous avons vécu, il y a aussi une autre vérité, que j'ai apprise en voyant ma merveilleuse grand-tante Belle vivre soixante-sept années durant avec la tragédie qui l'avait frappée à l'âge de trente ans : tout est une question d'interprétation. Et la façon dont nous interprétons ce qui nous arrive – le meilleur comme le pire – nous en dit long sur notre propre destinée.

Par conséquent, puisque l'idée de cette conférence est de chercher à savoir s'il y a ou non une question centrale dans toute existence, voilà une piste à explorer : tout le

monde déclare aspirer au bonheur et considère qu'une vie heureuse est un objectif essentiel à atteindre. Mais la vie est difficile, désordonnée, souvent décevante. Et la plus grande déception commence peut-être par soi-même, car souvent nous nous flouons nous-mêmes en essayant de contenter cette petite voix autoritaire dans notre tête qui nous dit de mener notre vie d'une certaine façon, de nous conformer à certaines normes établies. J'ai aussi connu beaucoup de gens – à commencer par mes parents, qui sont restés enfermés dans un mariage aussi long et malheureux que toxique - qui ont fait le choix d'une situation en sachant que ce n'était pas dans leur intérêt, mais qui se sentent pourtant obligés de s'y tenir.

Alors, se pourrait-il que le malheur aussi soit un choix ?

\*\*\*\*\*

Je vais vous raconter une blague profondément existentielle que j'ai entendue à Berlin, une des nombreuses villes où je vis, et qui entretient un rapport à l'histoire particulièrement complexe. J'habite à Prenzlauer Berg, un ancien quartier bohème de Berlin-Est, devenu aujourd'hui complètement bobo (comme moi). C'est une de mes voisines qui me l'a racontée, une femme de ma génération, qui est née et qui a grandi dans le terrifiant État policier qu'était la RDA, jusqu'à ce que le Mur tombe et que le totalitarisme soit balayé. Bref, voilà la blague :

Nous sommes en 1984 [mille neuf cent quatre-vingt-quatre] dans la défunte – et non regrettée – Allemagne de l'Est. Le régime communiste est plus dur que jamais, et un jeune apparatchik montant du Parti, Horst, se voit annoncer par son mentor : « J'ai une super nouvelle ! Je me suis débrouillé pour te faire muter en Sibérie pendant deux ans. Ça va booster ta carrière au sein du Parti. » Horst fait de son mieux pour paraître enthousiaste et répond : « Merci beaucoup pour cette opportunité exceptionnelle, camarade ! » Mais le soir même, alors qu'il boit une bière avec son meilleur ami Dietrich, Horst est désespéré et, sachant que la Stasi est partout, il lui chuchote : « Quand je serai en Sibérie, je t'envverrai deux sortes de lettres. Les lettres officielles à l'encre bleue, et les lettres véridiques – que tu devras brûler après les avoir lues – à l'encre rouge. » Et Horst se retrouve exilé à Novosibirsk. Plusieurs semaines

s'écoulaient. Un matin, Dietrich reçoit enfin une lettre de lui... à l'encre bleue : « Liebe Dietrich ! La Sibérie est un paradis ! Des sommets enneigés à perte de vue. J'habite dans un appartement luxueux juste au-dessus d'une épicerie qui vend cinq sortes de fromages de chèvre différents. Les femmes sont d'une beauté exceptionnelle et veulent toutes coucher avec moi. Il n'y a qu'un seul problème, c'est la pénurie d'encre rouge. »

Pourquoi j'aime autant cette blague ?

Parce que j'ai souvent pensé que mon travail d'écrivain consistait à me pencher sur l'encre rouge ; à examiner le chaos qu'est l'existence humaine et la façon dont nous compliquons sans arrêt les choses, à la fois pour nous-mêmes et pour les gens autour de nous. Est-ce que vous vous êtes jamais sérieusement demandé pourquoi nous sommes si nombreux à trouver que la vie est une énigme ? Pourquoi nous avons si souvent l'impression de nous faire rouler par elle, et encore plus par nous-mêmes ?

Laissez-moi vous raconter une autre histoire de famille, cette fois au sujet de mon père. Mon père est né à Brooklyn, dans un quartier ouvrier. Il a perdu sa mère adorée quand il avait treize ans : il était sorti jouer au ballon dans la rue et, en rentrant, il l'a trouvée morte d'une embolie dans la cuisine ; elle avait tout juste quarante ans. Il n'était pas proche de son père, qui était contre-amiral dans la marine américaine, un homme très strict, toujours distant, toujours en mission loin de chez lui. À l'âge de dix-sept ans, mon père est entré dans les Marines avec six de ses copains. Ils ont fini par combattre les Japonais à Okinawa. Il est le seul de son groupe de sept à être rentré vivant. Il s'est inscrit à l'université pour devenir médecin, mais il a raté l'examen de chimie en première année et il a bifurqué en économie. Il a trouvé du boulot dans une banque. Il a rencontré ma mère. Et la suite, j'y ai déjà fait allusion : de cette union sont nés trois fils – dont j'étais l'aîné – et une grande dose d'insatisfaction. Je le dis sans rancœur ni colère. Juste une profonde tristesse que mes parents n'aient jamais réussi à trouver une forme de paix intérieure ; ou à sortir d'une relation dont ils savaient tous les deux qu'elle était toxique.

Bref. L'incident que je vais vous relater s'est produit en 1996 [mille neuf cent quatre-vingt-seize], alors que j'avais quarante et un ans, et mon père soixante-dix. Après des années à publier des articles et des livres, dont un roman, je venais de décrocher le jackpot : mon deuxième roman, *L'Homme qui voulait vivre sa vie*, avait

fait l'objet d'une de ces folles enchères qui faisaient les beaux jours du monde de l'édition dans la seconde moitié des années 90 [quatre-vingt-dix], et m'avait rapporté assez d'argent pour acheter une maison comptant dans un coin arboré de South London. Mon père, quant à lui, n'avait guère montré d'enthousiasme en apprenant que son fils – qui jusque-là avait eu une carrière d'écrivain certes intéressante, mais peu lucrative – connaissait soudain une réussite financière comme lui n'en avait jamais eu. Surtout qu'il avait démissionné d'un poste très haut placé au milieu des années 80 [quatre-vingt] et n'avait jamais pu revenir dans le commerce des métaux, si bien qu'il avait raté un des plus gros marchés à la hausse de l'histoire. Au début des années 90 [quatre-vingt-dix], il avait pris la tête d'une organisation appelée le Copper Club (le club du cuivre) : un boulot essentiellement administratif, qui consistait à organiser des déjeuners et des dîners d'affaires, et une fois par an, au mois d'octobre, à aller assister à Londres au grand gala annuel du London Metal Exchange (le marché des métaux de Londres). Et même si ça suffisait à peu près à payer les factures, la vérité était que ma mère et lui avaient des dettes. Peu de temps après avoir signé mon gros contrat miraculeux, j'avais proposé de lui donner 50 000 [cinquante mille] dollars pour qu'il puisse en rembourser une partie, mais il avait refusé. Trois ans plus tard, alors que sa situation financière s'était encore aggravée, il allait enfin me permettre de payer un an de charges de l'appartement familial, et j'allais découvrir à mon grand désarroi que c'était le seul bien qui lui restait.

Mais le soir en question, mon père, qui venait d'avoir soixante-dix ans, avait insisté pour qu'on sorte dîner tous les deux afin de fêter la signature de mon contrat. J'avais suggéré un restaurant modeste, sachant que mon père n'avait jamais été à l'aise avec le monde de la haute gastronomie (et j'avais moi aussi tiré le diable par la queue trop longtemps pour claquer sans sourciller deux cents dollars par personne dans un dîner... d'ailleurs je ne suis toujours pas fan de ce genre d'extravagances). Mais mon père avait tenu à m'emmener dans un grand restaurant français de Manhattan où les prix étaient exorbitants. Après un coup d'œil au menu, je lui ai dit que l'addition serait pour moi. À quoi il a répliqué du tac au tac : « Tu fais ça, et je te pète la main.

— D'accord, j'ai répondu. Ce soir, je suis ton invité. »

On a commandé des cocktails vodka-martini, extra dry, sans glaçons, avec un zeste de citron. On nous les a servis dans des verres tellement grands qu'on aurait dit des mini aquariums. Le barman savait les préparer à la perfection, ultra glacés, de façon à ce qu'ils agissent comme un anesthésiant liquide et vous procurent instantanément un baume temporaire contre les diverses injustices de la vie.

Du coup, forcément, on en a commandé deux autres.

C'est pendant cette deuxième tournée que mon père a évoqué le fait qu'il venait d'avoir soixante-dix ans et que le temps s'accélérait tel un train lancé à grande vitesse sur la route de l'oubli.

« À mon avis, a-t-il ajouté, si j'ai encore quinze ans à vivre, je pourrai déjà m'estimer heureux.

— Quinze ans, ce n'est pas rien ! j'ai rétorqué. Ça laisse le temps pour un tas de choses.

— ... dit celui qui en a quarante et un, et encore la moitié de sa vie devant lui. Voire plus, vu la longévité des deux côtés de cette foutue famille !

— Tu peux encore faire beaucoup de choses en quinze ans, papa.

— Comme quoi ?

— Comme vivre selon tes envies. Si demain tu pouvais réécrire l'histoire, où est-ce que tu vivrais ? Et comment ? »

Mon père a fini sa deuxième vodka-martini et s'est mis à parler. Alors qu'il me décrivait sa vie idéale, je voyais ses yeux qui brillaient, au bord des larmes. Il rêvait d'acheter une maison dans le Maine. Rien de grandiloquent. Une petite maison raisonnable, facile à entretenir, de préférence dans un village, avec vue sur la mer. Il m'a avoué qu'il feuilletait souvent des magazines du Maine – comme « Down East » – pour regarder les annonces immobilières (c'était avant l'ère internet) : on pouvait trouver une petite maison en bois blanche, typique de la Nouvelle-Angleterre, au bord d'une baie ou d'une crique, pour environ cent mille dollars. Il s'achèterait aussi la Jeep qu'il avait toujours voulue et, surtout, un bateau à voile - une petite yole - , qu'il amarrerait non loin.

« Je pourrais peut-être donner des cours de commerce international dans une école du coin, ou quelque chose comme ça. Et j'aimerais vraiment apprendre la navigation à voile. Et pourquoi pas me trouver une copine... »

Avec le recul, je crois que c'est à ce moment que j'ai eu le plus d'amour pour mon père. Parce que j'apercevais la tristesse et la vulnérabilité en lui, ainsi que le profond désir de se réinventer dans le temps qui lui restait. J'avais l'impression que, pour une des premières fois dans notre relation, il me demandait mon avis, alors je l'ai attrapé par le bras et je lui ai dit :

« Tu sais que tout ça est parfaitement faisable, hein ? Tu es endetté à hauteur de combien ? Cent, cent cinquante mille dollars ?

— Quelque chose comme ça, oui.

— Et l'appartement vaut autour d'un million deux, n'est-ce pas ? Donc, une fois que tu auras payé la commission de l'agent immobilier et remboursé tes dettes, il te restera près d'un million de dollars. Tu en donnes les deux tiers à maman, comme ça elle pourra s'acheter un joli trois pièces dans l'Upper East Side autour de trois cent cinquante mille dollars, tout en gardant trois cent mille de côté. Et avec tes trois cent cinquante mille à toi, tu peux t'acheter une maison dans le Maine, une Jeep et un bateau, et il te restera encore dans les deux cent mille à la banque. J'ai des contacts dans le Maine. Tu trouveras sans problème un poste de prof auxiliaire pour arrondir tes fins de mois. Et, crois-moi, je suis sûr que tu trouveras aussi une charmante femme de plus de cinquante ans qui sera ravie de devenir ta copine. C'est parfaitement possible, papa, il suffit juste que tu... »

Mon père m'a alors interrompu en tapant du poing sur la table, les yeux brûlants de rage.

« Comment oses-tu ? m'a-t-il soufflé entre ses dents serrées. Comment oses-tu, bordel ?

— Attends, j'ai rétorqué. Je ne faisais que rebondir sur ce que tu... »

Tout à coup, il a attrapé ma main droite et a commencé à me tordre les doigts.

« Tu veux que je te casse la main, monsieur l'écrivain ? C'est ça qu'il veut, le grand romancier donneur de leçons, hein ? »

Mon père, même au seuil de sa huitième décennie, était un homme étonnamment fort et imposant : il mesurait un mètre quatre-vingt-huit et pesait plus de cent dix kilos. Il m'avait toujours intimidé quand j'étais plus jeune. Et, pour dire la vérité, il m'intimidait encore alors que j'avais dépassé la quarantaine. Quand j'ai essayé de dégager ma main, il m'a tordu les doigts encore plus fort.

« Tu me fais mal, j'ai dit.

— C'est le but, a-t-il répondu – et j'ai compris alors que ces deux vodkas-martinis triple-dose lui avaient déclenché un de ces accès de colère dont il était coutumier quand il avait trop bu.

— Je te demande pardon si je t'ai blessé. »

À ce stade, je savais depuis belle lurette que, lorsque mon père se trouvait dans un de ses moments d'agressivité extrême, il me suffisait d'exprimer de la contrition – même si au fond je trouvais ça injustifié – pour que sa colère retombe aussitôt. Malheureusement, c'est quelqu'un qui avait besoin d'avoir toujours raison. Même si, à la suite d'une de ces crises – qui lui avait coûté son dernier poste de cadre supérieur – il avait, comme souvent, regretté son attitude, il y avait toujours en lui ce petit garçon mal-aimé colérique qui jetait tous ses jouets de son berceau dès qu'il était contrarié ; et qui se sentait obligé de vous imposer sa domination pour vous rappeler qui était le chef. Surtout quand il avait l'impression d'être aculé par une question à laquelle il n'avait pas envie de se confronter. Le fait que, depuis le début, il ait tant insisté pour régler l'addition de notre dîner ce soir-là... c'était encore un signe de son malaise par rapport à ma réussite. Car je venais de gagner une somme qui aurait dû lui revenir s'il n'avait pas claqué la porte de son dernier boulot sérieux, suite à un coup de colère.

Mais toutes ces considérations sur le sous-texte derrière cet incident sont arrivées plus tard. Sur le moment, j'espérais juste sauver mes doigts et désamorcer la situation. Alors je me suis excusé. Et mon père a lâché ma main, mais il a continué à m'agripper fermement le bras en murmurant :

« J'ai prêté serment. Devant Dieu. J'ai juré de rester avec ta mère jusqu'à ce que la mort nous sépare. Compris ?

— Compris, papa. Maintenant, tu veux bien me lâcher le bras ?

— Que je ne te reprenne jamais à raconter des sottises pareilles, d'accord ?

— D'accord. »

Et quand j'ai relevé les yeux vers mon père à cet instant, ce que j'ai vu dans son regard n'était ni de la rage, ni de la fureur, mais de la peur à l'état brut.

Voilà une citation à méditer :

« Tout homme enferme quelque chose de terriblement sombre, de prodigieusement amer, de maudissant, de détestant la vie, le sentiment d'être tombé dans une trappe, d'avoir cru et d'avoir été joué, d'être voué à la rage impuissante, à la démission totale, livré à une puissance barbare et inflexible qui donne et qui retient, qui engage et qui abandonne, qui promet et trahit, et qui nous inflige par surcroît la honte de nous plaindre. »

On doit cette réflexion impitoyable au poète symboliste français Paul Valéry, dont l'œuvre fut mince mais très influente. Il en connaissait un rayon sur les zones d'ombre de l'expérience humaine. Et, comme tout écrivain digne de ce nom, il n'hésitait pas à énoncer certaines grandes vérités œcuméniques sur l'enfer constant qui consiste à vivre avec soi-même. Grattez le vernis extérieur de n'importe quelle personne que vous connaissez bien (ou même en passant) et qui dégage une apparence de calme, de sérénité et de relatif contentement. Sous la surface de paix et d'harmonie, il y a toujours (ou du moins il y a toujours eu à un moment) une tempête de colère et de rage face aux ratés de sa propre vie, dont une bonne partie est dirigée contre soi-même.

Vivre, c'est forcément se débattre avec un grand truisme : le récit qu'est notre existence ne se déroule finalement jamais comme on l'avait envisagé. Et si, comme souvent, les dénouements nous donnent l'impression qu'on s'est fait rouler, ou qu'on est prisonnier d'une réalité dont on a du mal à s'échapper, une autre vérité amère finit généralement par émerger : nous sommes, dans l'ensemble, les architectes de nos propres impasses.

Après avoir obtenu au Royaume-Uni mon jugement définitif de divorce, je faisais remarquer à un ami qu'un mariage raté pouvait être décrit comme une forme de syndrome de Stockholm : le sentiment que, bien que prisonnier, vous êtes tombé amoureux de votre prison. Vous avez beau savoir que la liberté est juste de l'autre côté du mur derrière lequel vous vous êtes enfermé dans le malheur, vous ne parvenez pas

à vous résoudre à quitter la cellule où vous habitez depuis si longtemps. C'est un peu comme ces nombreux exemples de détenus condamnés à de longues peines et qui ne veulent surtout pas être libérés, par peur de devoir faire leurs propres choix et de vivre hors de cet environnement inflexible où, jour après jour, vous savez exactement ce qui vous attend. Le compositeur italien Rossini, à qui on demandait ce qu'il pensait du *Ring* de Wagner, répondit avec ironie : « Il y a quelques beaux moments ». C'est le cas de tous les mariages, y compris les plus désastreux. Après tout, même si on n'est jamais sûr de la viabilité à long terme d'une relation, on commence toujours plein de bonnes intentions, avec l'espoir qu'elle nous conduira à un certain degré de bonheur. Mais comme m'a dit un jour mon psy : « Tous les gens que vous croisez ont au moins un point commun avec vous : ils sont tous engagés dans une immense bataille. » Et cette bataille – la querelle sans fin que nous livrons avec nous-mêmes – détermine énormément de choses, en particulier dans notre vie intime et dans les choix que nous y faisons.

Mais admettre que nous devons nous battre éternellement avec nous-mêmes implique aussi une autre vérité (dont le même psy m'a fait prendre conscience à un moment de ma vie où j'étais au plus bas) : nous ne sommes jamais responsables du bonheur des autres.

Pour moi, ce postulat a été une révélation, à partir de laquelle j'ai commencé à réajuster ma vision de la condition humaine. Naturellement, quand vous êtes parent, vous êtes responsable du bonheur de vos enfants dans les premières années de leur vie. Mais il arrive un moment – généralement à l'adolescence, voire un peu plus tôt – où vous commencez à comprendre que vos enfants vont eux aussi devoir en passer par le même parcours du combattant que vous ; que leur propre histoire sera aussi jalonnée de désillusions, de chagrins d'amour, d'espoirs déçus, et du sentiment que la vie est à la fois dure et décevante. À ce stade, même si vous pouvez essayer de les conseiller et de les guider, la vérité demeure : ils finiront par devoir prendre en main leur destin, et par conséquent leur quotient de bonheur personnel. Comme nous le savons tous, notre aptitude au bonheur et à la sérendipité est aussi subjective, personnelle et unique que nos empreintes digitales.

De la même façon, nous ne sommes pas responsables de la plénitude et de l'épanouissement de la personne avec qui nous partageons notre vie. Évidemment, si vous êtes de ces gens qui ne cessent de critiquer les autres ou de chercher le conflit dans n'importe quelle situation, vous pouvez facilement rendre votre partenaire malheureux (après mon divorce, j'ai été avec quelqu'un comme ça pendant cinq mois qui furent, disons... « intéressants », jusqu'à ce que j'aie la présence d'esprit de m'enfuir). Les personnes violentes physiquement, distantes affectivement, ultra névrosées, ou coupables de n'importe quel autre type de mauvais comportement, peuvent aussi faire de la vie de leurs proches un véritable enfer. Mais si la victime de ce genre de maltraitance ou de désamour est un adulte, au bout du compte c'est à lui de décider soit de rester et de subir les incessants reproches et brimades, soit de prendre ses jambes à son cou et de partir en courant. Nous nous sommes tous, à un moment ou un autre, trouvé des excuses pour ne pas bouger alors que nous rêvions secrètement de partir – et il y a beaucoup de gens (comme mon père) qui n'arrivent pas à quitter quelque chose qu'ils savent pourtant être toxique pour eux –, mais il faut bien admettre qu'en définitive nous sommes les seuls à pouvoir décider de rester ou de partir. Certes, on peut dresser une liste interminable des raisons – financières et affectives – pour lesquelles on reste. Et on peut vitupérer intérieurement contre les nombreux vices et défauts de l'autre dont nous sommes victimes. Mais, en fin de compte, nous sommes libres de décider si nous voulons continuer à vivre dans cet enfer, ou pas. Chacun peut décider de voir le verre à moitié vide ou à moitié plein, et chacun est donc l'unique responsable de son propre bonheur.

Alors, évidemment, quand on se sent piégé ou coincé par la vie, on peut mettre ça sur le compte de beaucoup de choses, notamment des cartes dont on a hérité au départ. Mais, même si nos cartes sont désespérément mauvaises, il y a toujours un choix possible dans chaque situation. Et un des choix les plus fondamentaux de la vie est lié au degré de bonheur auquel on aspire.

Mais qu'est-ce que le bonheur, au juste ?

Laissez-moi vous raconter une histoire qui figure dans mon livre *Toutes ces grandes questions sans réponse*, au sujet d'un voyage que j'ai fait tout seul en Suisse en l'an 2000 [deux mille] afin d'assouvir ma nouvelle passion pour le ski de fond, mais aussi

de m'échapper momentanément d'un mariage qui allait encore durer cahin-caha pendant huit ans mais qui commençait sérieusement à battre de l'aile. Je ne voulais pas y mettre un terme à l'époque car je savais que ça anéantirait mes enfants, mais j'étais de plus en plus malheureux. Alors je suis parti une semaine dans l'Oberland bernois des Alpes suisses... et à mon arrivée je me suis coltiné trois jours de pluie non-stop. Un résumé parfait de tout ce qui n'allait pas dans ma vie. La quatrième nuit, j'ai très mal dormi et je me suis réveillé à l'aube. Une pâle lumière grise filtrait derrière les rideaux. Je me suis levé en titubant, hébété par le manque de sommeil, et je suis allé jeter un coup d'œil à la fenêtre en m'attendant à trouver un paysage détrempé, toujours sous des trombes d'eau.

Mais le monde était devenu blanc ; un blanc uniforme qui recouvrait tout. Ce n'était pas seulement qu'il avait neigé pendant les cinq petites heures où j'avais dormi ; mais il avait neigé intensément, et il neigeait encore si fort que je voyais à peine plus loin que le rebord du balcon devant ma fenêtre.

De la neige, fraîche et profonde... preuve – s'il en était besoin – que l'agence météorologique suisse ne se trompait jamais dans ses prévisions.

Une heure plus tard, revigoré par un copieux petit-déjeuner et des hectolitres de café, je me suis aventuré dehors. La petite station de Kandersteg avait complètement changé de visage. Il semblait déjà y avoir quinze centimètres supplémentaires de neige au sol par rapport à l'heure précédente, et ça n'avait pas l'air près de s'arrêter. Mes skis et mes bâtons sur l'épaule, j'ai marché jusqu'au départ des pistes de ski de fond, qui démarraient juste au bout du village. Comme c'était la Suisse, les pistes avaient déjà été préparées, ce qui veut dire qu'il y avait deux sillons bien nets tracés dans la neige fraîche. J'ai placé un ski dans chaque sillon et j'ai commencé à pousser, en direction de l'immense vallée qui, une dizaine de kilomètres plus loin, se terminait en cul-de-sac au pied du cirque de montagnes environnantes.

Le ski de fond est une activité physique intense qui allie un rythme de mouvements répétitif et une endurance considérable. Le rythme en question consiste en une alternance de *pousser, glisser, pousser, glisser* : grâce aux bâtons et à l'élan de vos skis, vous glissez sur la piste à une vitesse d'environ un kilomètre toutes les dix minutes (ou,

en tout cas, c'est le rythme dont je suis capable, ce qui signifie qu'en trois heures je peux faire en moyenne dix-huit kilomètres).

Vu l'effort physique que ça demande, au bout de dix minutes j'étais parfaitement à l'aise avec les moins six degrés de la température extérieure. Au bout de vingt minutes, j'avais même défait la fermeture éclair de mon blouson et je transpirais à grosses gouttes... lesquelles étaient aussitôt absorbées par l'épouvantable – mais indispensable – sous-pull que je portais. Il était encore très tôt – à peine plus de huit heures –, si bien qu'il n'y avait personne d'autre sur la piste. La visibilité était limitée, car la neige tombait encore – épaisse, drue, sèche – et m'enveloppait dans ses volutes de brouillard. Mais j'arrivais à distinguer les deux sillons le long desquels mes skis avançaient. Comme la neige était sèche, la piste restait relativement fluide et rapide. Au bout de la première demi-heure, j'étais déjà si loin du village que, lorsque je me suis arrêté un instant pour sortir une bouteille d'eau de mon sac à dos, je ne voyais plus rien derrière moi qu'une blancheur immaculée.

J'ai continué encore une vingtaine de minutes, en m'enfonçant de plus en plus profondément dans le néant étioilé de cette vallée alpine. Le chuintement de mes skis était le seul bruit à la ronde, car le poids et la densité de la neige étouffaient tous les sons, tout signe audible du monde environnant. Mais il n'y avait déjà plus rien qui puisse me rappeler ma réalité quotidienne. À cette heure-ci, n'importe quel jour de la semaine, j'étais généralement coincé dans les bouchons londoniens après avoir déposé mes enfants à l'école. De retour chez moi, je trouvais ma femme en train de s'affairer pour partir au travail tandis que je grognais encore de sommeil après une énième mauvaise nuit (je commençais déjà à devenir sérieusement insomniaque). Dans le même temps, mon cerveau était assailli par une demi-douzaine d'affaires urgentes dictées par cette infernale to-do-liste que je conservais sur mon bureau. Cette liste avait fini par symboliser à mes yeux le fait que j'étais un incorrigible faiseur de listes, tout en ayant parfaitement conscience que les tâches accomplies sont aussitôt remplacées par d'autres, qui sont à leur tour remplacées par... etc., etc.

Le train-train quotidien et toutes ses épuisantes complexités.

Mais cette idée de la vie qui continuait quelque part sans moi – et dont je doutais de plus en plus, en dehors de mes merveilleux enfants – allait et venait par intermittence,

comme si la neige toujours plus dense effaçait toutes mes angoisses et mes incertitudes du moment. *Pousser, glisser, pousser, glisser.* Aucune visibilité devant moi, aucun repère pour s'orienter, à part la piste sur laquelle mes skis coulissaient. Je me suis de nouveau arrêté pour regarder d'où je venais : rien que du blanc.

J'étais sur le point de me remettre en route, mais quelque chose m'a alors cloué sur place. J'ai planté mes bâtons dans la neige et je suis resté complètement immobile, entouré de tourbillons de neige, dans un silence total. Pour la première fois depuis des jours, des mois, des années, je succombais à un sentiment que j'avais rarement éprouvé au cours de ma vie pourtant intéressante, remplie, palpitante. Tout ce qui consumait mes pensées – l'état de ma carrière, l'état de mon mariage, les immenses défis auxquels était confronté mon fils, le fait que je vivais à l'époque dans une inquiétude permanente, que ni le succès ni mes accomplissements ne pouvaient apaiser – tout ce désarroi s'était dissipé imperceptiblement. Je ne pensais plus aux injustices de la vie, ni aux soucis que me causaient les limitations des autres, et encore moins les miennes. Au contraire, j'étais soudain empli d'optimisme, profondément reconnaissant de pouvoir jouir de ce moment, dans cet extraordinaire ici et maintenant, sensible à la beauté suprême de cet endroit, de cet instant, émerveillé par la magie du monde.

J'étais heureux.

Et c'était pour moi une *terra incognita*.

Le bonheur. Certes, j'avais déjà croisé sa route furtivement. Une ou deux histoires d'amour. La naissance de mes deux enfants. Mais à part ces brefs épisodes marquants, le bonheur dans ma vie avait été rare, sporadique. Un moment huit ans plus tôt dans le parc national de Bungle-Bungle, au nord de l'Australie-Occidentale – un coin paumé au milieu de l'Outback où j'avais arrêté ma Jeep sur une piste désertique à des centaines de kilomètres de ce qu'on appelle « la civilisation » et où je m'étais surpris à penser : voilà que je me suis perdu – et trouvé – au bout du monde.

Le bonheur. En vérité, ma vie n'était pas si pénible que ça. Mais elle n'était nullement « heureuse ». Peut-être parce que j'étais encore tourmenté par trop de choses. Et peut-être parce que le « bonheur » n'avait jamais fait partie de mon vocabulaire affectif. Quand vous avez atteint un certain point dans votre vie d'adulte et que vous vous êtes toujours dit « Intéressant, je sais faire, mais heureux non », alors

l'idée que le bonheur puisse vous tomber dessus d'un coup est pour le moins déconcertante.

Le bonheur. De quoi parle-t-on exactement quand on évoque ses différents sens, souvent contradictoires ?

Le bonheur. C'est un peu comme l'amour : l'idéal auquel nous aspirons tous, tout en érigeant un tas d'obstacles pour lui barrer la route. Ce qui nous amène à cette question des plus insolubles : est-ce qu'on *veut* vraiment être heureux ? Est-ce que nous ne sommes pas plus à l'aise dans l'inconfort émotionnel et le profond sentiment d'incomplétude qui assombrit nos vies ?

Et par conséquent, est-ce qu'on n'agit pas souvent de façon contre-intuitive vis-à-vis du bonheur, en éloignant la possibilité de son avènement ?

Ces questions, je me les poserais plus tard, quand je me repasserais cette scène mentalement. Mais sur le moment, seul dans cette quasi tempête de neige, je ne percevais qu'une chose : la sensation d'avoir été lavé de tous mes tracas personnels, de tous les liens qui m'entravaient. La neige continuait à m'envelopper en tourbillonnant autour de moi comme une abstraction mouvante ; un test de Rorschach vierge sur lequel je n'arrivais à projeter qu'une seule pensée : *c'est donc ça, de se sentir libéré, sans entraves.*

Au bout d'un moment, le froid s'est rappelé à moi. Je n'avais d'autre choix que de continuer à avancer, à m'enfoncer plus loin dans la vallée en suivant la piste sur un grand arc de cercle d'environ six kilomètres, jusqu'à finalement revenir à mon point de départ après deux heures d'efforts supplémentaires. Pendant tout ce temps, cette sensation de félicité – l'impression d'avoir laissé derrière moi les complexités et les tourments de ma vie – ne m'a jamais quitté. J'étais véritablement heureux.

La capacité des êtres humains à douter d'eux-mêmes est phénoménale. Pareil pour la haine de soi, ou – au mieux – la sensation d'être mal dans sa peau.

J'étais un habitué de tous ces syndromes et j'en étais parvenu à la conclusion que le bonheur était un conte de fées, une chimère que très peu d'élus atteignaient jamais. Chez la plupart des gens, il suffit de gratter un peu le vernis pour découvrir que la plus grande peur que nous avons tous est celle d'être démasqué un jour. Un jour, tout le

monde s'apercevra de l'idiot ou de l'imposteur que nous savons être. Ou bien nous décevrons, et par conséquent nous serons vus pour ce que nous sommes réellement.

Pourtant, pourtant... ces quelques instants dans la neige...

Les vieilles névroses ne peuvent être effacées en frottant simplement avec un peu de Monsieur Propre au parfum d'épiphanie. C'est d'ailleurs bien des années après cette matinée dans les Alpes suisses que j'ai identifié ce moment comme le point de départ d'une vraie réflexion et d'un état des lieux sur ma vie, et sur le fait que je ne voulais pas rester enlisé dans la tristesse. Mais cette prise de conscience elle-même m'a pris presque dix ans ; une décennie qui, si elle fut riche sur le plan artistique, fut aussi pleine de cataclysmes personnels, et d'immenses questionnements.

Rétrospectivement, je me rends compte que ce moment dans la neige ne marque pas seulement le début du processus qui m'a permis de me confronter à mes propres complexités. C'est aussi à partir de là que j'ai commencé à percevoir la vie d'une manière complètement différente, avec l'idée qu'il n'y a pas de réponses noires ou blanches à la multitude de questions qui se posent à nous en tant qu'êtres doués de raison ; la plupart des questions nous entraînent plutôt vers ces zones grises, où les perspectives sont beaucoup plus intéressantes : l'incertitude, l'ambiguïté, l'ignorance. Du coup, je me suis mis à voir ma propre histoire – qui, comme toutes les histoires individuelles, a été façonnée par de l'imprévu, du banal, du surprenant, de l'exceptionnel, du difficile et du bienveillant – comme une série de questions ouvertes auxquelles il se pourrait qu'il n'existe pas de vraies réponses.

Mais, là encore, quand on affirme qu'une chose est « vraie », ou qu'on commence une phrase par « à vrai dire », eh bien... à *vraiment* vrai dire, au-delà de quelques certitudes inductives naturelles, il n'y a jamais de « vérité ». Seulement des interprétations divergentes.

*« La vie doit être vécue en regardant vers l'avenir, mais elle ne peut être comprise qu'en se retournant vers le passé. »*

Et la vie ne peut être comprise que si l'on accepte que bien des aspects de l'existence humaine – et, encore plus, de nous-mêmes – échappent à notre compréhension ; que vivre consiste à être régulièrement confrontés à des questions déroutantes dont la plupart n'ont pas de résolution facile. Pourtant, la quête de

réponses est l'une des pulsions primaires de l'espèce humaine. *Pourquoi suis-je là, pourquoi la vie est-elle si souvent injuste et quel est le sens de toute cette complexité et de toute cette souffrance qui semblent faire partie intégrante de l'existence ?* Voilà des questions qui nous hantent depuis l'aube de l'humanité.

De même que cette interrogation vertigineuse avec laquelle les hommes, de tout temps, se sont débattus : qu'advient-il quand les lumières temporelles s'éteindront et que je n'existerai plus ?

L'espèce humaine a inventé toutes sortes de structures et d'institutions – dont la principale est la religion organisée - comme façons d'apaiser sa terreur de la non-existence. Même si vous ne craignez pas la mort - et nous la redoutons tous dans une certaine mesure – il n'en reste pas moins que l'idée de se voir privé d'un coup de toutes les merveilles de la vie (et même de ses emmerdes inhérentes) est absolument odieuse. Certes, vous pouvez accepter la mort avec calme, courage et docilité. Et vous pouvez aussi, sans conteste, être épuisé par la vie. Je parle là en tant qu'ancien insomniaque sévère qui a traversé bien des nuits blanches à ruminer les pensées les plus moroses... jusqu'à ce que ma médecin de l'époque me prescrive de puissants somnifères et me livre aussi cet excellent conseil clinique : « Si vous êtes quand même réveillé au milieu de la nuit et que vous déprimez, mangez un carré de chocolat. Ça fera remonter votre glycémie et ça vous aidera à dissiper les ombres. »

*Dissiper les ombres.* J'ai apprécié à la fois l'élégance de la formule et le fait qu'elle souligne une vérité essentielle de la vie dans ses moments les plus durs : vous pouvez trouver des solutions, des remèdes, des interprétations alternatives pour vous aider à « dissiper les ombres ». Mais les grandes questions planent toujours, et vous avez beau les tourner dans tous les sens, elles restent très largement dénuées de réponses empiriques. Vous pouvez, comme certaines personnes qui ont la foi, vous montrer catégorique sur l'existence du paradis céleste ; ou bien vous pouvez pratiquer l'athéisme le plus radical comme une forme de foi humaniste, un refus des prétendues « réalités divines ». D'ailleurs, n'est-il pas étonnant qu'on puisse écrire le mot « Dieu » avec un D majuscule ou un D minuscule ? Pourtant, le simple fait de postuler qu'il puisse y avoir des « réalités divines » pose une autre question : comment donc définiriez-vous ces réalités ? Et, tant qu'on y est : comment se fait-il que votre

conception du divin puisse être différente de la mienne ? D'autant que « divin » est un terme que j'utiliserais plus volontiers pour décrire les extraordinaires confiseries du génial chocolatier belge Pierre Marcolini que tout ce qui touche supposément au domaine des Cieux.

Des questions, encore des questions...

Est-il possible de méditer sur les grands dilemmes de la vie sans tomber dans la tentation de proposer coûte que coûte des solutions clé en main ? Se pourrait-il que la vie soit, au fond, une série successive d'interrogations toujours renouvelées, déclenchées par à peu près tout ce qui se trouve en travers de notre chemin ? Mais, dans le même temps, nous semons nous-mêmes sur notre route des obstacles, des complications, des problèmes. Et, bien souvent, nous faisons une embardée pour éviter les choses intéressantes, tentantes, potentiellement dangereuses... pour ensuite regretter notre excès de prudence, notre incapacité à ne serait-ce qu'avancer un orteil sur le terrain du risque nécessaire.

Si tout est question d'interprétation, alors nous sommes beaucoup plus responsables du dénouement de notre propre histoire que nous ne voulons bien l'admettre. Mais, comme je l'ai découvert lors de ce moment révélateur dans la neige de cette vallée suisse, le bonheur peut être aussi simple qu'un instant comme celui-là, quand vous mettez réellement de côté tout ce qui vous tracasse et vous empêche de dormir et que vous éprouvez un pur émerveillement.

J'ai connu des gens qui avaient une vraie prédisposition au bonheur. Et j'en ai connu d'autres qui avaient en permanence une vision dystopique du monde. Les gens profondément heureux ont-ils aussi des moments de désespoir en privé ? Les misanthropes voient-ils parfois la merveille qu'est la vie ? Peut-être que l'enfer, c'est les autres, pour reprendre la formule d'un certain Jean-Paul Sartre. Mais l'enfer, c'est très souvent soi-même. Et la vision que vous avez de la vie colore énormément la façon dont vous interprétez tout ce qui survient pour vous ravir ou vous détruire. Le bonheur peut-il véritablement être un état permanent, surtout quand la vie est trop agitée pour y voguer en sifflotant allègrement une chanson de Frank Sinatra ? Mais je trouve également contre-intuitif de chercher à fuir le bonheur. En ne voyant que du doux-amer dans les moments de vraie félicité, on se prive de beaucoup. Et même s'il y a des tas

de choses qui peuvent nous frustrer et nous déranger, quand on réussit néanmoins à garder sa curiosité sur le monde autour de soi, il y a toujours de l'espoir. Et le mieux qu'on puisse espérer, pour la plupart d'entre nous, c'est d'avoir une vie intéressante.

Mais qu'est-ce qu'une vie intéressante ? Peut-être, justement, le fait qu'elle soit enracinée dans une série de questions perpétuelles ?

Voilà peut-être une façon d'envisager la vie : non pas en se disant qu'elle va nous apporter des solutions, mais au contraire qu'elle va soulever des questions. Acceptons les questions sans se soucier de trouver les réponses. Parce que, comme tout le monde, nous les inventerons chemin faisant. La vie est une improvisation. On peut essayer d'anticiper la trajectoire qu'elle va prendre, mais elle nous surprendra toujours, en bien comme en mal. Ce qui n'est pas une mauvaise chose. Voudrait-on vraiment savoir ce qui nous attend au coin de la rue, ou le tour que l'histoire va prendre ? Ne vaut-il pas mieux embrasser l'immense aventure et l'immense mystère qu'est la vie, avec l'idée que chacune de nos vies est, à sa façon, un roman, dans lequel nous n'avons pas le contrôle total de la narration ? Dans cette optique, prendre la vie comme une succession de questions fluctuantes ne me semble pas une mauvaise manière d'aborder les choses. Surtout quand on sait qu'il y aura forcément dans l'histoire des bons, des brutes et des truands. Mais si vous arrivez à rendre votre vie passionnée et captivante, si vous vous efforcez d'avoir une vie vraiment intéressante, eh bien c'est déjà une merveilleuse réussite.

Continuez à vous poser des questions, en particulier sur vous-même.

Et appliquez-vous à avoir une vie intéressante.

Si vous y parvenez, vous aurez déjà accompli beaucoup, dans le peu de temps qui nous est imparti ici-bas.

Je vous remercie.